

XYZ. La revue de la nouvelle

Aventure viennoise

Jacques Axtmeyer



Numéro 23, août–automne 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4073ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Axtmeyer, J. (1990). Aventure viennoise. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (23), 58–60.

Au mois de mai 1956, je me rendis en voyage d'affaires à Vienne en Autriche et descendis à l'hôtel Bellevue, près du Westbahnhof.

Le lendemain matin, la femme de chambre m'apporta, avec mon petit déjeuner, le quotidien *Die Presse*. Je remarquai à la rubrique « Spectacles » que l'on donnait à l'Opéra ce soir-là *Les Noces de Figaro*, mon opéra préféré, et je décidai de me procurer un billet.

L'agent général de notre société me rejoignit dans le hall de l'hôtel à 9 heures. Je lui fis part de mon désir, mais il me répondit que très certainement toutes les places étaient déjà louées. J'exprimai mon désappointement, d'autant plus qu'Élisabeth Schwarzkopf faisait partie de la distribution.

C'est alors qu'une belle et élégante jeune femme d'une trentaine d'années, que je n'avais pas remarquée auparavant, s'approcha de nous et me proposa un billet pour *Les Noces*. Elle habitait la province et elle était venue dans la capitale pour assister en compagnie de sa mère à cet opéra. Toutefois, celle-ci était souffrante et ne pouvait se déplacer. Elle se présenta, mais je ne retins que son prénom : Julia. Je la remerciai vivement et lui acquittai le prix du billet. « Vous avez de la chance », s'écria notre agent, quand nous quittâmes l'hôtel.

La journée fut harassante. Vers six heures, je me retrouvai dans ma chambre, pris un bain, me changeai, puis m'étendis sur le lit où je m'assoupis. Lorsque je me réveillai, il était sept heures. Je descendis rapidement les étages et remarquai qu'il n'y avait personne à la réception. L'hôtel semblait vide.

Je hélai un taxi conduit par un Noir (ce qui est plutôt rare en Autriche) qui me déposa à l'Opéra.

Je gagnai ma place. Julia occupait déjà la sienne et me sourit. Bientôt, le rideau se leva. Les actes défilèrent un peu vite, me semble-t-il. Avait-on abrégé l'œuvre de Mozart ou alors supprimé les entractes ?

Après le spectacle, je m'apprêtais à prendre congé de cette aimable Autrichienne, lorsque Julia me proposa de prendre un verre chez elle. Malgré l'heure tardive, j'acceptai l'invitation.

Sa voiture garée près du théâtre nous y mena après une demi-heure de trajet. Son chauffeur me reconduirait plus tard à Vienne, me promit-elle.

Pendant tout le trajet, nous n'échangeâmes que quelques mots: la route était cahoteuse et sinueuse.

Après avoir traversé ce que je pensais être la Forêt viennoise, la voiture tourna à droite et s'engagea dans une allée sombre, bordée d'arbres élancés, puis s'arrêta enfin devant une grande bâtisse, partiellement éclairée.

Julia me précéda et nous montâmes au premier étage. Elle me prit par la main — la sienne était glacée — et nous nous dirigeâmes vers la dernière pièce de l'aile gauche du bâtiment. Elle ouvrit la porte d'un vaste salon au plafond bas, auquel était suspendu un lustre aux lampes multicolores.

— Je reviens dans un instant, me dit-elle, et s'éclipsa.

Resté seul, j'examinai la pièce: une grande table rectangulaire, tout autour six fauteuils, sur les murs des portraits de femmes et d'hommes en costume Renaissance. Ses ancêtres?

Soudain, Julia réapparut dans un déshabillé orange transparent, une grosse rose rouge piquée dans ses cheveux. Elle posa sur la table un plateau avec une bouteille de vin et deux verres, puis disparut à nouveau, sans aucune explication.

Surpris, tous mes sens en éveil, je crus entendre un déclic. Je me dirigeai vers la porte du fond. Elle était fermée. Celle par laquelle nous étions entrés également.

J'eus beau crier: « OUVREZ » en tambourinant alternativement sur les deux portes... rien, aucun écho: j'avais l'impression d'être prisonnier comme une mouche dans un bocal. Que faire?

Il me fallait absolument quitter ces lieux.

Derrière les rideaux rouges, je découvris une porte-fenêtre que je franchis et débouchai sur un balcon. À droite, j'aperçus un rai de lumière vertical. J'allai dans cette direction et avançai péniblement, tant mes jambes étaient lourdes. Tout me paraissait si loin...

Je m'approchai finalement de la fenêtre ouverte et écartai les tentures.

En face de moi, un homme aux cheveux blancs était assis près d'une table ovale; il lisait un gros livre à la lueur d'une bougie. Il leva la tête et avant que je n'aie pu prononcer un seul mot, il s'écria: « Ah! c'est donc vous » et pointa un pistolet vers ma poitrine. Plusieurs coups de feu retentirent...

Je crus alors distinguer une silhouette féminine déguisée en femme de chambre, qui m'apportait le petit déjeuner: un plateau sur lequel s'épanouissait une grosse rose rouge...

XYZ



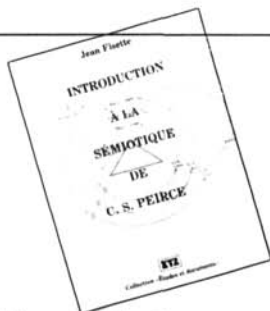
Gérard Gévry

*L'esprit
en
fureur*

« L'Ère nouvelle » 4



Des personnages aux prises avec l'irrationnel...



Jean Fisette

*Introduction
à la sémiotique
de C. S. Peirce*

« L'ensemble des travaux et articles, en langue française, qui ont été consacrés par des sémioticiens à Peirce depuis une dizaine d'années trouve ici un écho. »

XYZ / collection « Études et documents »